

---

M A N U S C R I T

---

# ***UN AN APRÈS***

de Tony Laudadio

traduit de l'italien par Emanuela Pace

cote : ITA22D1268

année d'écriture de la pièce : 2013  
année de traduction de la pièce : 2021



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».

**Personnages :** GOFFREDO et GIACOMO, au début ils ont environ trente ans tous les deux.

*La scène représente deux tables l'une en face de l'autre, dans un minuscule bureau. Lumière. On découvre Giacomo, à l'une des deux tables, qui tape sur un ordinateur portable tout en lisant une feuille qui se trouve dans une chemise. Il y a un ordinateur portable fermé sur l'autre table.*

*Après un temps entre Goffredo.*

GOFFREDO.– Ils m'ont dit de venir ici ?

*Giacomo sans parler indique l'autre table à Goffredo.*

GOFFREDO.– Ils m'ont dit qu'ici je trouverais un ordinateur portable pour travailler.

*Même geste de Giacomo.*

GOFFREDO.– Ils m'ont donné ce registre à mettre en page dans un fichier. Et je dois copier toutes les données.

*Silence.*

GOFFREDO.– Enchanté, moi je m'appelle Goffredo.

GIACOMO.– Giacomo.

*Silence.*

GOFFREDO.– Mon premier jour de travail.

*Silence.*

GOFFREDO.– Tu ne voudrais pas connaître quelque chose de moi ?

GIACOMO.– *(après une pause)* Créationniste ou évolutionniste ?

GOFFREDO.– Quoi ? Ben, évolutionniste, je crois.

GIACOMO.– Tant mieux. Ce sera plus facile pour tout le monde.

GOFFREDO.– C'est si important ?

GIACOMO.– Non, mais je ne savais pas quoi te demander.

GOFFREDO.– Ce n'était pas une obligation.

GIACOMO.– Ah non ? On aurait dit que oui. De toute façon, cela ne fait pas de mal, de savoir certaines choses.

GOFFREDO.– Tu veux bien m’expliquer en quoi consiste notre travail ?

GIACOMO.– Il me semble qu’ils te l’ont déjà expliqué.

GOFFREDO.– Non, ils m’ont seulement dit d’insérer ces données dans l’ordinateur.

GIACOMO.– C’est en ça que consiste notre travail.

GOFFREDO.– Voyez-vous ça ! Excitant. Et si je me trompe ?

*Giacomo, d’un geste rapide, laisse entendre que cela peut arriver.*

GOFFREDO.– Tu es toujours aussi concis ?

GIACOMO.– Figure-toi que chez moi, on m’appelle le bavard.

GOFFREDO.– Je comprends. Je peux te poser une question ?

GIACOMO.– La dernière.

GOFFREDO.– Si j’avais répondu créationniste ?

GIACOMO.– Je me serais fait le signe de croix !

GOFFREDO.– Amen.

**1. Noir.** *Chaque noir marque le passage d’une année. À la lumière suivante, nous sommes donc un an après.*

*Lumière.* *Les deux hommes sont assis à leurs bureaux, rien n’a changé.*

GOFFREDO.– Tu ne me félicites pas ?

GIACOMO.– Pourquoi ? C’est ton anniversaire ?

GOFFREDO.– Dans un certain sens. Aujourd’hui cela fait exactement un an que j’ai commencé à travailler ici.

GIACOMO.– Vraiment ? Ça fait déjà un an ? Comme le temps passe quand on s’amuse... Alors félicitations. Au moins tu as tenu un an.

GOFFREDO.– J’ai tenu, oui, mais si tout va bien, d’ici l’année prochaine, je déménage.

GIACOMO.– Oui ? Où ?

GOFFREDO.– Oh, à Rome, je pense. Ou à Milan. En tout cas, dans une métropole. Je n'en peux plus d'être dans cette ville à la con. Non, moins qu'une ville, puisque nous n'avons même pas cet honneur. Ici il ne se passe jamais rien.

GIACOMO.– C'est vrai.

GOFFREDO.– Je dois juste résoudre deux, trois problèmes. *(Pause.)* Tu sais, il faut un peu d'argent au début, pour les premiers temps, tant que je n'aurai pas trouvé de travail. J'ai même proposé au chef d'ouvrir une filiale à Rome, c'est moi qui m'en occuperais, même s'il faut faire quelques sacrifices.

GIACOMO.– Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

GOFFREDO.– Qu'à Rome, il y a trop de concurrence, qu'ici on arrive tout juste à survivre avec les clients de toujours, alors se figurer d'ouvrir une autre filiale.

GIACOMO.– Il a raison.

GOFFREDO.– Bon d'accord, mais si on raisonne comme ça...

GIACOMO.– Excuse-moi, mais comment devrait-il raisonner ?

GOFFREDO.– Esprit d'initiative, entreprise, investissements. Je ne sais pas si tu as remarqué mais nous vivons sous un régime capitaliste.

GIACOMO.– Non, je n'avais pas remarqué. C'est comme ça que ça s'appelle ? Moi je pensais qu'on était tout simplement pauvres.

GOFFREDO.– On est des capitalistes pauvres.

GIACOMO.– On tombe du mauvais côté, toujours.

**2. Noir. Un an après.**

*Lumière. Même situation.*

GOFFREDO.– J'ai rencontré une fille.

GIACOMO.– Félicitations.

GOFFREDO.– Elle est très belle. Gros lolos et corps maigre.

GIACOMO.– Déséquilibrée.

GOFFREDO.– Je lui ai proposé de sortir dîner avec moi. Classique, quoi. Au fond je suis un romantique.

GIACOMO.– Et oui.

GOFFREDO.– Nous avons beaucoup de choses en commun. Elle aussi déteste cette ville de merde et veut déménager.

GIACOMO.– C'est une excellente base pour une relation.

GOFFREDO.– Et puis elle aime le jazz elle aussi.

GIACOMO.– Parce que toi tu aimes le jazz ?

GOFFREDO.– Évidemment. Tu ne le savais pas ?

GIACOMO.– Ça m'avait échappé.

GOFFREDO.– Ah, ben oui, j'imagine bien, tu es toujours tellement curieux...

GIACOMO.– Mais avant ce n'est pas les Beatles que tu aimais ?

GOFFREDO.– Ça a été une phase. Et puis on peut dire qu'à leur manière les Beatles aussi font du jazz.

GIACOMO.– Oui ?

GOFFREDO.– À leur manière.

GIACOMO.– Ah, à leur manière. Alors oui.

GOFFREDO.– En tout cas, elle s'appelle Lorena.

GIACOMO.– Qui ?

GOFFREDO.– La fille que j'ai rencontrée. Lorena. Elle a les yeux vert foncé, les cheveux blonds, la peau claire.

GIACOMO.– C'est une bonne combinaison.

GOFFREDO.– Je l'emmène manger chinois.

GIACOMO.– Tu lui as demandé si elle aimait ça ?

GOFFREDO.– Quoi ?

GIACOMO.– Le chinois.

GOFFREDO.– Qui n'aime pas le chinois ?

GIACOMO.– Moi, par exemple.

GOFFREDO.– Toi tu n'es pas normal.

GIACOMO.– Ah, ben alors !

GOFFREDO.– Le chinois c'est aphrodisiaque.

GIACOMO.– C'est aussi infectieux.

GOFFREDO.– Idiot.

GIACOMO.– Moi ou le chinois ?

**3. Noir. Un an après.**

*Lumière. Même situation.*

GOFFREDO.– Tu veux venir au cinéma ce soir ?

GIACOMO.– Voir quel film ?

GOFFREDO.– Je ne sais pas.

GIACOMO.– Et alors pourquoi tu m'as demandé d'aller au cinéma ?

GOFFREDO.– Si ça t'allait d'aller au cinéma, on se renseignait sur les films.

GIACOMO.– Non, moi je fais le contraire, en général. S'il y a un film que j'ai envie de voir, je vais au cinéma. Sinon, je fais autre chose.

GOFFREDO.– Et comment fais-tu pour savoir si un film peut te plaire sans te renseigner ?

GIACOMO.– C'est pour cela que la publicité existe, nous sommes sous un régime capitaliste, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

GOFFREDO.– Tu es tellement passif.

GIACOMO.– Tu ne sors pas avec Lorena ?

GOFFREDO.– On s'est séparés hier.

GIACOMO.– Noon ! Ben, vous êtes quand même restés un an ensemble, ce n'est pas rien. Mais comment ça se fait que vous vous êtes séparés ?

GOFFREDO.– Ouh, tu sais, je ne sais pas, tout un tas de choses. Elle, elle était devenue tellement banale. Imagine, elle avait presque trouvé le moyen d'aller vivre à Rome, il y avait

une opportunité de travail pour elle, mais elle n'en a pas eu le courage, elle a refusé. Trop de complications, elle disait, ce n'est pas le bon moment. Je lui ai même dit que je l'accompagnerais, que j'avais hâte, que je trouverais un travail moi aussi, en me contentant même de quelque chose de provisoire. Mais elle, rien, elle ne se décidait pas. Trop docile, morne, provinciale. Elle n'aimait pas aller au cinéma, elle ne voulait pas aller au théâtre parce qu'elle s'ennuyait. Jamais une folie, une impulsion, tu sais, un truc spécial, je sais pas moi, prendre la voiture et filer à la mer de nuit. Elle n'aimait pas la cuisine chinoise, elle voulait toujours manger de la pizza. Et puis elle n'aimait pas les Beatles. Qui est-ce qui n'aime pas les Beatles ? Bref, trop différents.

GIACOMO.— Je suis désolé. Vous êtes restés amis ?

GOFFREDO.— Oui, plus ou moins. C'est-à-dire, pas vraiment amis, mais on ne s'est pas disputé. Même à ce moment-là, pas un frisson, pas une explosion, une folie. Rien.

GIACOMO.— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

GOFFREDO.— Elle m'a dit : écoute, Goffredo, je pense qu'il vaut mieux que nous nous quittions, j'ai l'impression qu'il n'y a plus cette étincelle du début. Qu'en penses-tu ?

GIACOMO.— Et toi tu en pensais quoi ?

GOFFREDO.— Moi j'étais d'accord mais j'aurais au moins voulu qu'on s'engueule.

GIACOMO.— Mais puisque tu étais d'accord...

GOFFREDO.— Tout est si morne. Non, il faut que je déménage. Ici on étouffe.

GIACOMO.— C'est sûr, ce serait bien d'avoir une fenêtre.

GOFFREDO.— Je voulais dire... Laissons tomber !

#### **4. Noir. Un an après.**

*Lumière. Même situation. Sur le bureau de Goffredo il y a maintenant une plante. Goffredo est occupé à se dégourdir les doigts, après un temps entre Giacomo.*

GIACOMO.— Cette plante pue.

GOFFREDO.— Comment ça, elle pue ?

GIACOMO.— Oui, on dirait qu'elle pue la sueur.

GOFFREDO.— Ne dis pas de bêtises. Les plantes ne transpirent pas.

GIACOMO.— Je ne dis pas qu'elle transpire, la plante, mais qu'elle pue de ça.